

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 45

Artikel: Carmen Sylva, reine de Roumanie
Autor: Heinecke, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255573>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

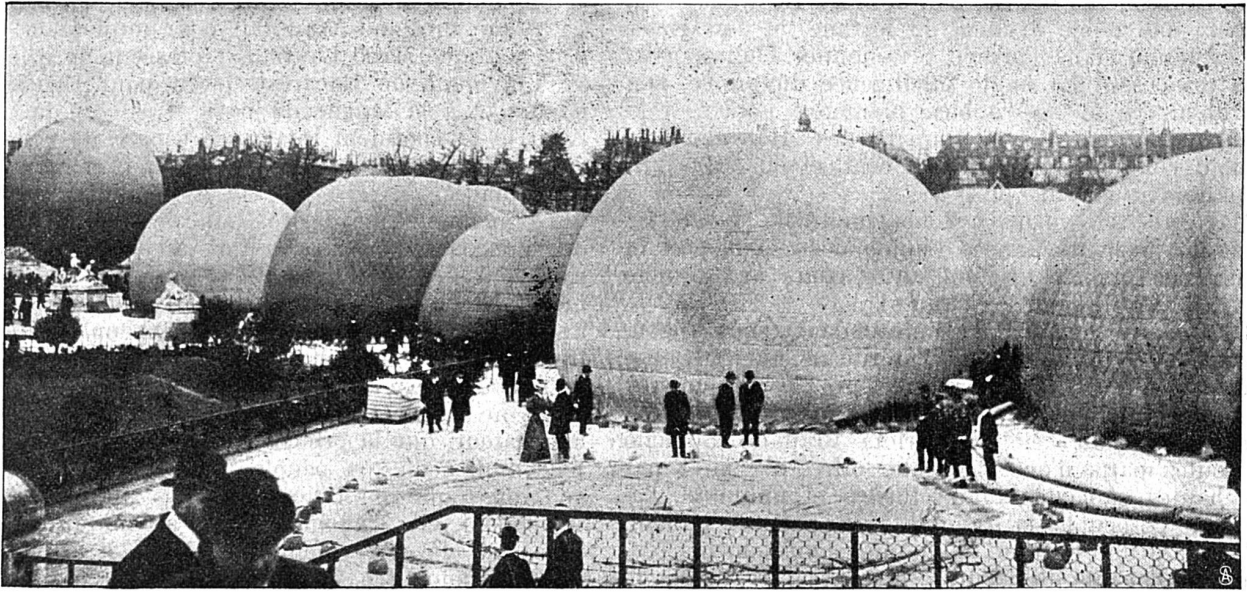
Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Avec la jeunesse, la joie et le bonheur sont rentrés dans l'antique manoir. Le vieillard raffole de sa petite-fille et lorsque, dans un baiser, les cheveux blancs

se mêlent aux boucles blondes, ce groupe poétique n'offre-t-il pas le symbole de la vie?

Comte de CASSARET.



Course de ballons à Paris. Avant l'ascension dans le jardin des Tuileries.

Phot. M. Branger.

Concours aérostatique de bienfaisance. — Dernièrement l'Aéro-Club parisien a organisé un concours de ballon dans le jardin des Tuileries. Quinze aérostats concurrents étaient en présence. En outre, on lâcha cent petits ballons et cinq mille

pigeons voyageurs. Un nombreux public a suivi avec intérêt les diverses expériences. Le bénéfice de ce concours était destiné aux malheureuses victimes des tremblements de terre de la Calabre.

CARMEN SYLVA, reine de Roumanie.



Elisabeth, reine de Roumanie.

Elisabeth, reine de Roumanie, que le monde entier connaît sous son gracieux pseudonyme de Carmen Sylva, est certainement une des physionomies les plus intéressantes et les plus sympathiques parmi les souveraines de notre temps.

Alors qu'elle n'était encore que princesse de Neuwied, elle n'avait, dit-on, d'autre ambition que de se faire institutrice, — gouvernante d'Altesses royales, j'aime à croire, — puisqu'elle ne pouvait guère espérer de faire un

mariage assorti à son rang. Ses parents ne pouvaient lui assurer la dot dont une jeune princesse a plus besoin encore pour s'établir qu'une fille de la bourgeoisie.

Le château des princes de Neuwied, de ces princes médiatisés comme tant d'autres par le traité de 1806, est situé à une vingtaine de kilomètres à peine de la belle et grande ville de Coblenz sur la rive gauche du Rhin. La principauté ne compte que soixante kilomètres de circonférence; mais, si le pays est petit, la nature y est par contre d'une grande beauté, et les environs pittoresques y offrent une large compensation à l'exiguïté du territoire.

A travers une vallée riante, bordée de coteaux boisés et de vignobles que dominent les ruines importantes des vieux châteaux féodaux, le Rhin y sillonne son ruban vert avec une majesté imposante. Et, lorsque le soir descend, lorsque le crépuscule étend

son voile léger sur les sommets fantastiques d'où la Loreley fait entendre ses chants séduisants, la vallée s'emplit de nouveau de nobles chevaliers qui vont danser au clair de la lune avec les nymphes du Rhin, avec les elfes des bois dont parlent les légendes allemandes.

C'est dans ce milieu particulièrement favorable à l'imagination et aux rêveries poétiques que naquit, en 1843, la jeune princesse Elisabeth de Neuwied. Elle grandit au milieu de ses frères et sœurs sous l'œil vigilant d'une mère bonne et aimante, sous la protection d'un père remarquablement intelligent.

L'enfant témoigna de bonne heure d'un goût très prononcé pour l'étude; elle ne connaissait pas de plus grand plaisir que de s'absorber dans la lecture de quelque récit historique, ou de quelque livre de voyage qui lui faisait connaître les pays et les mœurs étrangers. Elle avait l'âme forte et prime-sautière, et, quoique passionnée pour la lecture, elle avait coutume de faire chaque jour, en compagnie de ses frères, de longues promenades à travers monts et vallées, heureuse de se sentir vivre et agir au gré de son tempérament! Ce besoin impérieux de la marche, elle l'avoue dans quelques vers empruntés au recueil intitulé „Mon Repos”, où elle dit:

„Née sur un terrain volcanique comme le basalte de mon pays, je ne puis être pondérée et froide, je suis du Rhin. Ce n'est qu'après avoir parcouru les bois avec de gros souliers, aspirant l'air vivifiant de la montagne, prêtant l'oreille à son mystique silence, que je puis reposer enfin sur la mousse parfumée!”

Sans être vraiment belle, Elisabeth de Neuwied avait beaucoup de charme; elle avait de beaux yeux noirs et une abondante chevelure blonde frisant naturellement. Lorsque le prince Charles de Hohenzollern la rencontra au cours d'une visite faite à son père, la vivacité de son esprit et de sa conversation

lui fit une impression si vive, qu'il n'hésita pas à renouveler sa visite et à demander bientôt après sa main, lui, Altesse royale, parent de la plupart des maisons régnantes de l'Allemagne!

Il n'avait d'ailleurs ni royaume ni principauté à offrir à sa jeune fiancée, il n'avait rien que son amour, une noble aisance de fortune, et son grade de capitaine dans l'armée prussienne. Qu'importait à la princesse! La haute intelligence du prince, son esprit cultivé et ses nobles manières jointes à la beauté physique de la plupart des Hohenzollern, avaient conquis son cœur innocent, et elle consentit volontiers au mariage proposé.

Mais une circonstance toute imprévue devait reculer de plusieurs années l'union désirée de part et d'autre, et donner un tout autre cours aux projets d'avenir entrevus par les fiancés!

Désireux d'assurer leur indépendance sous le gouvernement d'un chef dont l'autorité ne pût être attaquée par aucune rivalité d'intérieur, les Roumains firent offrir la couronne à Charles de Hohenzollern par la voix du célèbre patriote Bratiano. Sollicité de toutes parts d'accepter cette offre, d'assurer par ses hautes capacités intellectuelles et militaires l'avenir de ce peuple, la tranquillité des pays du Balkan, en mettant une barrière solide aux empiétements toujours menaçants des Turcs, le prince, relativement inoccupé dans son pays natal, où aucune chance de se distinguer ne se montrait, tenté par la difficulté même de l'entreprise, se déclara prêt à accepter la noble tâche qu'on lui proposait.

Il partit avec Bratiano, acceptant de passer pour son domestique afin de ne pas éveiller les soupçons de l'Autriche, qui voyait d'un œil jaloux les projets d'indépendance du jeune peuple roumain, craignant en lui un rival dangereux pour ses propres conquêtes du côté du Danube. Le prince prit possession de son pays en débarquant à Turne Severin, où l'attendait une députation du gouvernement, et où Bratiano présenta ses hommages respectueux à celui que les passagers du navire autrichien avaient jusqu'ici considéré comme son serviteur.

Ce fut en 1866, que le prince Charles monta sur le trône où il règne aujourd'hui depuis quarante ans, entouré de l'affection de ses enfants.

Mais que d'épreuves pour un fiancé, pour un prince ignorant les usages du pays, sa langue, sa religion!

Grâce à son énergie, à son tact et aux grandes capacités intellectuelles et politiques qu'il montra dès son arrivée, grâce à l'appui que lui prêtèrent Bratiano et le parti national qui l'avait fait appeler, il vint à bout de son entreprise et la vit couronnée de succès dès la première année.

Ce que Bratiano avait fait pour initier son prince à la politique, Treb Laurian, professeur de littérature à l'Université de Bucarest, le fit pour l'initier aux mœurs et à la langue du pays. C'est lui qui devint l'ami et le confident du fiancé séparé de celle qu'il devait épouser, et luttant pour lui assurer un bonheur sans nuages.

Le moment tant désiré, tant de fois reculé pour des raisons impérieuses d'Etat, arriva enfin. Le mariage eut lieu au château de Neuwied, en 1869, et bientôt après la jeune épouse fit son entrée solennelle à Bucarest, acclamée par le peuple entier qui transmit, sans hésiter, sur elle l'affection raisonnée qu'il avait vouée à son souverain.

On ne saurait assez apprécier le rôle, hautement civilisateur, que la princesse Elisabeth a, depuis lors, joué auprès de son peuple. S'abstenant, à juste raison, de toute immixtion dans les affaires du gouvernement, elle s'adonna, avec l'ardeur qui la caractérise, au développement intellectuel et artistique de son pays adoptif.

Devinant, avec un instinct très juste, l'influence de la femme, de la mère sur la génération future, elle sut grouper, autour d'elle, un cercle de jeunes filles et de femmes d'élite, qu'elle initia à ses pensées, avant même de s'en être rendu pleinement compte à elle-même.

(A suivre.)

H. HEINECKE.

Nénette est une grande fille de sept ans qui va toute seule aux emplettes chez l'épicier.

— Bonjour, m'sieu, je veux de la mélasse dans ma cruche.

— Bien, fille, pour combien?

— Pour dix sous, m'sieu.

L'épicier emplit jusqu'au bord la cruche de l'enfant et la lui rend.

— Et maintenant Nénette, où sont tes dix sous?

Alors Nénette avec l'exquis sourire de l'innocence :

— Y sont au fond de la cruche.



Grindelwald en hiver. — Au premier plan, l'église; au fond, le Wetterhorn.

L'Eglise de Grindelwald.

Elle domine de très peu le fond plat de la vallée, qui s'étend entre des sommets fameux. Tout auprès est le presbytère, bonne grosse maison qu'entourent des bosquets d'érables et quelques arbres fruitiers. Tout près aussi est le cimetière de la vallée, un coin idyllique, plein de calme grandeur. Là, dorment, à côté des rudes montagnards, plus d'un et plus d'une étrangère, jeune fille malade venue trop tard à la montagne pour y trouver la santé; amants de l'Alpe et de la cime que la fée farouche des glaciers et des rochers a tragiquement jetés dans les bras de la mort.

Mais il semble que la mort soit moins lugubre quand elle vous couche dans un cimetière de la montagne, au pied même des sommets neigeux, dans la tranquille vallée, plus près du ciel bleu.

L'église de Grindelwald avait autrefois une sœur, la chapelle de Sainte-Pétronille, près du glacier, sur la Nellenbahn; mais le glacier a avancé et il a démoli la chapelle; puis le glacier s'est retiré vers la montagne, et dans ses moraines on a retrouvé la cloche de la chapelle... La cloche avait une âme : elle ne pouvait mourir.

M.